

Entre la mer et l'eau douce

Pierre Héту

Numéro 34, décembre 1988, janvier–février 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Héту, P. (1988). Entre la mer et l'eau douce. *Nuit blanche*, (34), 40–43.

par Pierre Héту

ENTRE LA ME



Anne Hébert

ANNE HÉBERT

R ET L'EAU DOUCE

Quiconque a déjà réalisé une entrevue avec Anne Hébert vous le dira, la dame de Portneuf ne se livre pas facilement. Non qu'elle soit hautaine, mais une réserve empreinte de timidité fait naître à son contact un certain malaise que seul le temps nécessaire pour établir la confiance réussira à dissiper. Du moins est-ce là le sentiment que m'a laissé notre récente rencontre lors du passage de l'écrivain au Québec pour la promotion de son dernier roman. À l'occasion, j'ai tenté d'amener l'auteur des *Chambres de bois* à parler davantage d'elle, de ses goûts, de son cheminement particulier que de son *Premier jardin* déjà amplement commenté par les médias.

Pour ce faire, un certain recul sur l'œuvre m'est apparu utile et nous avons brisé la glace là-dessus. Une œuvre, donc, qui circule entre la ville et la campagne, entre la mer et l'eau douce, entre la montagne et la plaine. L'esprit des lieux y exerce une influence déterminante. Anne Hébert confie qu'elle retourne dans les paysages qu'elle a connus pour éveiller ses souvenirs avant d'écrire. Ses histoires demandent d'être vraiment situées dans un lieu géographique. « Je ne pourrais pas écrire, avoue-t-elle, sur une ville ou une campagne en y passant comme touriste. » Ceci dit, bien qu'originaire d'une région où l'eau est douce, l'écrivain se sent plus près de l'eau salée. Pour faire un lien entre les deux, elle confesse un penchant pour Québec où l'eau du fleuve passe du doux au salé. Aussi, la production d'Anne Hébert se veut-elle une quête de lumière nordique malgré quelques incursions du côté de la Méditerranée.

Souvenons-nous des *Chambres de bois*.

Cela lui paraît tout à fait normal puisque « les ciels du Québec sont les plus clairs au monde, prenez seulement

la lumière d'une journée d'automne. On ne trouve cela nulle part ailleurs : pas plus sur la Côte d'Azur qu'en Scandinavie ou dans les Pays-Bas. À cet égard nous sommes chanceux comme Québécois. »

Recréer Québec de Paris

Pour Anne Hébert, la nordicité c'est aussi des écrivains parmi lesquels certains lui sont très familiers. Les contes d'Andersen ont bercé son enfance. Plus tard, la Danoise Karen Blixen s'est taillé une place particulière dans son estime. Ses préférences vont toutefois vers les Russes Tchekhov et Dostoïevski et aussi vers James Joyce dont l'œuvre traite l'Irlande avec la même distance qu'elle essaie d'obtenir par rapport au Québec. « Joyce observait Dublin de Zurich, rappelle-t-elle, tandis que mon lieu de recul est à Paris et c'est de là que je recrée Québec. » Une cité bâtie sur une falaise qui s'accroche toujours à l'imaginaire de l'écrivain. Elle en parle avec chaleur : « D'abord, il faut dire qu'il s'agit d'une ville qui est admirablement située. Peu de villes au monde jouissent d'une telle position. La vue qu'on peut avoir du Château Frontenac ou du parc des Champs de bataille est absolument extraordinaire et de l'autre côté (au nord), ce sont les montagnes des Laurentides qui viennent compléter le décor. De plus, c'est une ville qui a été bien conçue. Le mariage de l'architecture et des rues sinueuses lui donne une âme, même si le Québec d'aujourd'hui a certainement beaucoup changé par rapport à celui de mon enfance. Et pas toujours pour le mieux. La Grande-Allée, par exemple, était peuplée de familles. Il n'y avait pas encore tous ces cafés, ces parasols, cet air commercial. On n'avait pas jeté ces petites rues par terre pour construire ce boulevard qui sépare la ville en deux. Enfant, ce sont ces rues qui se trouvent derrière Saint-Coeur-de-Marie que j'empruntais ▶



pour aller à l'école. Il en persiste quelques tronçons. Dans *Le premier jardin*, je présente Québec à plusieurs époques dont celle-là. »

Du théâtre . . .

Outre la vieille Capitale, ce n'est pas un hasard si le théâtre occupe une place de choix dans ce dernier roman. Ses premières armes d'écrivain, Anne Hébert les a faites en imaginant des sketches qu'elle montait pour sa famille. Ce goût, on le retrouve dans le personnage de Flora Fontanges : une comédienne vieillissante à qui l'on confie le rôle de Winnie dans *Oh ! les beaux jours*. « J'aurais aimé être comédienne, déclare l'écrivain. Je connais bien le milieu du théâtre. J'ai même un frère qui en a fait longtemps. Certains de mes amis sont comédiens et j'ai touché au théâtre amateur. Jeune, j'aurais aimé monter sur les planches. Je considère encore que c'est un très beau métier. En écrivant l'histoire de Flora Fontanges, j'ai en quelque sorte transposé une vie d'écrivain en une vie de comédienne. Elle entre dans ses rôles de la même façon que moi j'essaie de m'incarner dans mes personnages. » Cependant, Anne Hébert se défend bien d'avoir fait une œuvre autobiographique. La présence d'une pièce de Samuel Beckett dans le récit a de quoi étonner. La dérision du dramaturge face à la vie n'a rien à voir avec l'espoir qui anime la romancière. « D'abord, explique-t-elle, il me fallait un rôle de vieille femme pour montrer une artiste qui hésite à franchir ce pas difficile qui consiste à accepter un rôle qui n'avantage pas son image. Ensuite, cet engagement lui permet de retourner dans son pays natal. Pour cela, elle accepte de jouer Winnie qui frôle sans cesse le néant. Par ailleurs, je voulais que Flora puisse affronter un personnage qui lui était plus ou moins parent pour qu'elle puisse fournir un effort intellectuel à sa mesure. Cela la renforçait. »

Au cinéma

Du théâtre, le chemin est court pour arriver au cinéma. Et le septième art fait partie de l'univers d'Anne Hébert depuis les années 50 alors qu'elle fut la première femme francophone à être engagée par l'Office national du Film comme scénariste. « Je garde un excellent souvenir de cette époque, se rappelle-t-elle, car il y avait une grande ferveur qui émanait de toute l'équipe à l'Office. J'étais engagée pour écrire des scénarios et des commentaires. On m'a tout de suite traitée comme un écrivain. Ce qui fait que je n'ai malheureusement pas appris les rudiments techniques du métier. Je suis partie parce que j'ai obtenu une bourse pour aller écrire à Paris. Au début, je comptais revenir. J'avais demandé une année de congé, mais mon séjour a duré trois ans. Par la suite, j'ai fait des collaborations à titre de pigiste. » Il nous reste, entre autres, du travail d'Anne Hébert à l'O.N.F. un documentaire poignant sur Hector de Saint-Denys Garneau dont elle a rédigé le commentaire et le scénario. De son célèbre cousin, elle parle encore avec émotion : « J'ai été très proche de lui. Certainement que sa poésie a profondément influencé la mienne. Pour moi, si l'on peut dire, il représente une sorte de maître à penser. » J'en profite pour l'aiguillonner sur le sujet en lui demandant de se rappeler un souvenir particulièrement heureux et c'est la représentation d'une pièce de théâtre à Sainte-Catherine qui lui revient. « Nous avons monté *Le malade imaginaire*. Moi, je faisais la fille du malade. De Saint-Denys faisait le malade et Paul son frère jouait plusieurs rôles. Paul entre en scène avec une barbe qui ne

collait pas. Elle tombe. Hector a alors ordonné au domestique de ramasser la barbe de monsieur à la manière de Molière et tout le monde a cru qu'il s'agissait d'une réplique authentique. Ce genre de moment nous emplissait de bonheur. » Pourtant, le film d'Anne Hébert sur Saint-Denys Garneau n'a rien de bien réjouissant. On en a dit qu'il faisait sentir le drame même du Canada français de l'époque. Le commentaire du début en témoigne : « Notre difficulté d'être et de vivre en ce coin de pays qui est le nôtre et où l'homme n'est maître ni de soi, ni de sa terre, ni de sa langue, ni de sa religion, ni de ses dons les plus authentiques. » C'est dire que pour Anne Hébert le destin du poète fut épouvantable et elle souligne que plusieurs poètes de l'époque ont partagé cette misère morale. « Il y a eu plusieurs poètes « assassinés » au Québec, tranche-t-elle, qui n'ont pas réussi à s'exprimer comme Saint-Denys Garneau l'a fait en dépit de l'inertie qui régnait autour de lui et du non-accueil que l'on a réservé à son œuvre. » Heureusement, Anne Hébert a échappé à cette noirceur et son œuvre est reçue avec des égards particuliers. Sans amertume, elle confesse toutefois qu'elle a traversé des périodes difficiles. Elle s'empresse tout de même d'ajouter qu'elle garde une confiance indéfectible en la vie.

Plus connues du grand public, les adaptations cinématographiques de *Kamouraska* et des *Fous de Bassan* comptent parmi les grands succès du cinéma québécois des dernières années. Pour l'auteur, ces deux expériences s'avèrent fort différentes. « Avec Claude (Jutra) pour *Kamouraska*, raconte-t-elle, nous avons travaillé en étroite collaboration. Nous avons fait le scénario ensemble et j'ai assisté au tournage. J'ai donc suivi le film de très près. Tandis que pour *Les Fous de Bassan*, je n'ai rien vu du tournage, j'ai vu le film une fois terminé. J'avais lu des scénarios et j'ai fini par donner mon aval à celui qui m'a paru le plus acceptable. J'ai été plutôt contente des résultats. » Éventuellement, Anne Hébert aimerait bien écrire directement pour le cinéma, mais il lui faudra pour cela apprendre cette technique. Elle se donne encore du temps tout en n'écartant pas le projet, car le cinéma occupe une place importante dans sa vie et dans ses loisirs. Elle me parle de Bergman avec emphase, des *Gens de Dublin* de Houston, de Woody Allen et de Bresson. Son goût pour le cinéma demeure assez éclectique.

Amitiés littéraires

Sans doute l'amitié occupe-t-elle une place à part dans la vie d'Anne Hébert. J'ai donc voulu qu'elle nous entretienne de ses amitiés, tant littéraires que quotidiennes. Du côté des écrivains, elle conserve une relation particulière avec ceux d'autrefois bien qu'elle relise avec plaisir quelques-uns de ses contemporains québécois. Elle nomme spontanément Marie-Claire Blais et Réjean Ducharme en me mettant en garde qu'elle risque d'être injuste envers tous ceux dont le nom ne lui vient pas à l'esprit. Chez les Français, Hélène Cixous et Nathalie Sarraute ressortent. Mais fondamentalement, elle croit qu'il faut donner aux œuvres le temps de décanter pour bien les apprécier. Voilà pourquoi elle fréquente encore Proust, Bernanos ou Rimbaud. Par ailleurs, l'amitié véritable, celle vécue au quotidien, demeure le sentiment essentiel pour Anne Hébert. « Sans amitié, croit-elle, la vie devient superficielle. On ne pourrait pas vivre sans amitié. » Ses amis les plus vieux se recrutent parmi les Québécois — elle mentionne Jeanne Lapointe au passage —, bien qu'elle ait développé un réseau de relations amicales solides depuis le temps qu'elle séjourne à Paris.

Au nombre de ses proches, elle compte bien sûr des écrivains, mais aussi des artistes, des musiciens et des comédiens.

La jeunesse demeure pour l'écrivain un passage primordial de la vie. Elle démontre une tendresse toute particulière à l'égard des jeunes dans *Le premier jardin*. Tant bien que mal, Flora Fontanges tente de comprendre les nouveaux rites de la génération montante. Anne Hébert parle volontiers du défi que les jeunes ont à relever aujourd'hui. « Je crois, dira-t-elle, que ce n'est pas facile d'être jeune de nos jours. Règle générale, les gens de ma génération sont portés à croire que c'est plus facile qu'autrefois parce que la liberté est plus grande. Mais assumer la liberté, ce n'est pas toujours de tout repos. Par ailleurs, les jeunes sont très clairvoyants. Ils savent où ils vont et ils connaissent les dangers qui les menacent. Ils sont beaucoup plus ouverts sur le monde que nous l'étions. Les frontières n'existent plus. Ils abolissent les barrières. »

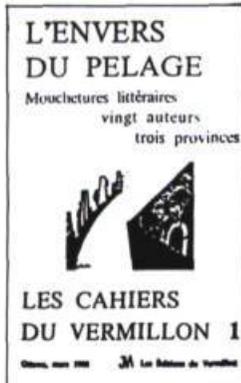
Un phare pour la relève

Ce n'est donc pas un hasard si un nombre considérable d'aspirants écrivains lui envoient leurs manuscrits. Pour certains d'entre eux, l'auteur du *Torrent* représente une sorte de phare. Aussi, elle aime recevoir des premiers manuscrits. Pour elle c'est une excellente façon de garder contact avec la relève. Toutefois, elle se garde bien de donner des conseils. « Je crois, confie-t-elle, que le seul conseil que l'on peut donner c'est d'aller plus loin possible en soi en suivant sa voie. » À savoir si l'on peut être conscient que l'écriture nous appelle, elle

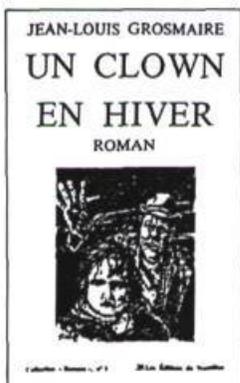
hésite. « Jeune, je voulais être comédienne, avocate ou musicienne. J'aimais écrire aussi, mais pas plus que le reste. C'est vraiment petit à petit, à mon insu, que cette vocation s'est imposée d'elle-même. »

L'œuvre d'Anne Hébert est traversée par une présence spirituelle. Au point où l'on peut croire que la foi anime l'écrivain. Chose étonnante, en abordant le sujet, elle répondra comme le personnage de son roman : « Je ne sais pas, mais je ne crois pas. » et d'ajouter : « J'ai peut-être la nostalgie d'une certaine croyance qui donnait un sens à la vie, parce qu'autrement, il faut chercher un sens à la vie tous les jours... Ce sens de la vie qui est donné une bonne fois pour toutes par une croyance religieuse. J'admire ceux qui l'ont, mais pour le moment je ne pourrais pas. » Quoi qu'il en soit et malgré les doutes qu'elle exprime, Anne Hébert n'a sûrement jamais été cet « enfant dépossédé du monde » qu'elle nous a présenté en 1950. ■

Anne Hébert a publié aux éditions du Seuil *Le premier jardin* (1987), *Les fous de Bassan* (1982; repris dans la collection « Points-roman » en 1984), *Héloïse* (1980), *Les enfants du sabbat* (1975; repris dans la collection « Points-roman » en 1983), *Kamouraska* (1970; repris dans la collection « Points-roman » en 1982 et dans la collection « Poche » en 1973), *Poèmes* et *Le Torrent* (1965). Chez Hurtubise HMH, on retrouve *Théâtre* et une édition bilingue du *Torrent*.



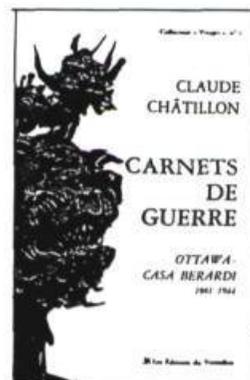
Collectif
L'envers du pelage
 Mouchetures littéraires
 Vingt auteurs. Trois provinces.
 Nouvelles, récits,
 contes, poèmes, études.
 Gouaches de Georgette Kambani
 218 pages 18 \$



Jean-Louis Grosmaire
Un clown en hiver
 Roman
 Qui est le clown cloné?
 Contre quoi Laurence
 et Matthieu se battent-ils?
 Où trouver, dans cette société
 technologiquement avancée
 des années 2030
 la liberté et la fraternité?
 178 pages 14,95 \$



Jacques Flamand
Les métiers du ciel
 Conte
 Histoire merveilleuse,
 débordante de fantaisie,
 qui raconte la vie d'autrefois ;
 quatre métiers de la terre et
 dix métiers du ciel,
 comme le découpeur d'éclipse,
 ou le coiffeur de comète...
 Illustrations en sept couleurs
 par Michel Blanc
 32 pages 8 \$



Claude Châtillon
Carnets de guerre
 Ottawa-Casa Berardi. 1941-1944
 En 1943, un jeune journaliste
 au *Droit*, d'Ottawa, s'engage
 aux côtés des forces alliées
 en Europe.
 Prix littéraire Le Droit 1988
 168 pages 18 \$

LES LIVRES DES ÉDITIONS DU VERMILLON SONT VENDUS EN LIBRAIRIE
 DISTRIBUTION : QUÉBEC LIVRES

LES ÉDITIONS DU VERMILLON

305, rue Saint-Patrick, Ottawa (Ontario) K1N 5K4 Tél. : (613) 230-4032